

## L'ÉVÉNEMENT JUVÉNILE DANS LA CURE DE L'ADOLESCENT ET DE L'ADULTE<sup>1</sup>

Michel Heinis

Avec ce livre, les auteurs partagent leurs réflexions sur l'adolescence, menées avec un groupe qu'ils ont animé ensemble pendant plusieurs années. L'hypothèse clinique qu'ils promeuvent est la suivante : dans la suite de la puberté, se présente pour la première fois avec l'adolescence quelque chose où l'on peut « repérer du *juvénile* qui serait autre chose que de l'*infantile* réactualisé ?<sup>2</sup> ». Ils précisent : « L'*infantile* serait une création de *moments juvéniles* successifs au cours des événements de la vie qui, à chaque fois, permettent une nouvelle traduction des éléments *fueros*, en *survivance*<sup>3</sup> ». *Fueros* se disaient en Espagne de privilèges accordés à une ville en vertu d'anciennes dispositions restées en *vigueur* après que de nouvelles avaient été édictées.

Le terme est repris chez Freud, dont on sait l'intérêt qu'il avait eu (dans son adolescence) pour la culture espagnole. Il leur sert à radicaliser ses observations sur la fonction de la mémoire dans la temporalité. Ils les appellent des *processus primaires posthumes*, c'est à dire que le souvenir va les exhumer. Il le fera par *reviviscence* plutôt que par *remémoration*.

---

1. Jean-François Solal et Tristan Garcia Fons, *L'événement juvénile dans la cure de l'adolescent et de l'adulte*, P.U.F., mars 2016

2. p. 14

3. p. 55

Cette mise en avant d'un juvénile, qui actualise de l'infantile resté en jachère de représentation, confirme l'articulation logique des temps de l'histoire de quelqu'un, comme on l'appréhende dans le transfert. Aussi, nous centrerons-nous, pour présenter cet ouvrage, sur les premiers chapitres du livre, intitulés *Temporalités juvéniles*, dans lesquels ils reprennent le rapport entre temps et inconscient dans l'analyse.

L'intérêt de l'ouvrage est de soutenir que cela serait présent également à certains moments de la psychanalyse de l'adulte, « l'issue juvénile relevant (...) d'une *contingence*, certes imprescriptible, mais souhaitable si l'on attend d'une cure le changement ». On voit qu'il ne s'agit donc pas pour eux de psychanalyse de l'adolescence, mais de l'adolescent avec le psychanalyste et de l'adolescence dans la psychanalyse. Ça parlera donc de moments-clés dans toute cure. Ces situations juvéniles survenant au décours d'une cure signaleraient les vrais moments de changement.

Leur essai de « conceptualisation », les guillemets sont d'eux, a son sol dans des situations cliniques qu'ils présentent. Ils s'appuient par ailleurs sur des œuvres littéraires et cinématographiques, dont certaines qu'ils relisent nouvellement. Ils sont par exemple amenés à revisiter le personnage d'Hamlet sous l'angle de l'adolescence.

Notons que ces œuvres ne sont pas produites par des adolescents, ni ne font parler des adolescents. Elles mettent en scène un moment de flottement chez des personnages adultes, dans lequel les auteurs repèrent les caractéristiques du juvénile adolescent. De la sorte, ils font aussi valoir le juvénile par le fait que ce sont des auteurs adultes qui en ont fait œuvre, puisque ceux-ci ont été capables d'en retrouver l'éprouvé<sup>4</sup>.

Une originalité théorique de Freud est d'ailleurs d'avoir su trouver dans les œuvres littéraires et plus généralement dans l'art des expressions de la vie qui lui ont semblé dire, souvent de façon plus concise et plus transmissible, ce qu'il entendait de patients. On peut penser que c'est dans la foulée de sa découverte de la portée du fantasme, en lieu et place du trauma, que Freud a contribué à renouveler le regard porté sur l'œuvre d'art ainsi que sur la fantaisie littéraire.

Nos auteurs lui emboîtent le pas : « Que nous apprennent ces œuvres sur l'irruption du nouveau, l'émergence violente du sexuel ? Sur la force des

---

4. Dans *Le mort*, une nouvelle de James Joyce qui fait partie du recueil intitulé *Les dublinois*, on en trouve une illustration, où le juvénile est cette fois resté en suspend.

élans et des sensations ? Sur l'exploration du possible ? Sur les moments de vertige, entre grâce et perdition, entre acte et inscription ? Sur les séparations et les nouveaux départs ? Et sur nos capacités créatives ?<sup>5</sup> ».

On le voit, un vaste programme enthousiaste. Mais n'en faut-il pas pour écrire, et plus encore lorsqu'on pense avoir mis le doigt sur un fait clinique qui semble ouvrir sur un abord un peu nouveau ?

Les auteurs empruntent leur point de départ à une observation clinique de Freud. À la fin de *l'Esquisse pour une psychologie scientifique*, celui-ci rapporte le cas d'une jeune fille nommée Emma qu'il a reçue pour des symptômes de conversion. Elle rattache ses difficultés à sa phobie d'entrer seule dans une boutique, suite à une moquerie à propos de sa toilette de deux jeunes commis, dont l'un des deux lui plaisait cependant bien. À l'évocation de cet événement, remonte le souvenir d'une scène analogue vécue quand elle avait huit ans : un épicier avait en ricanant posé la main à travers sa robe sur ses parties génitales. Elle se souvient qu'elle était néanmoins retournée dans ce magasin, ce qu'elle s'était reproché par après.

Dans les deux événements, notait Freud, il retrouvait une boutique et la toilette. On peut y ajouter une analogie entre le ricanement et la moquerie. Pourtant, pour Solal et Garcia Fons, il ne s'agirait pas là d'une répétition. C'est en le racontant à Freud que l'événement le plus récent a *rappelé* l'événement ancien. Il y a trois temps, le temps premier, du point de vue de l'inscription dans l'histoire de la trace laissée (survivante) de l'éprouvé, étant celui de l'adresse à l'analyste. Le premier événement chronologique ne l'avait ni traumatisé ni affecté au moment même. Ce fut d'ailleurs, elle l'a dit, de retourner chez l'épicier qui l'avait *affectée*. Et le second temps, survenu dans l'adolescence, elle n'arrive pas à lui faire place dans son histoire, d'où naît sa phobie.

Il y a là une séquence de trois temps concernant un ensemble de traces qui partagent certaines analogies. Pour les auteurs, celles-ci sont « en attente d'interprétation, de traduction dans la langue du présent.<sup>6</sup> » On notera que les auteurs ne distinguent pas entre traduction et interprétation. Traduire serait dire dans une autre langue, dans celle du présent.

---

5. p. 16

6. p. 23

Ils discutent<sup>7</sup> à ce propos l'idée de Freud que ce refus de traduction serait un refoulement. Ils y voient plutôt « une trace intraduisible parce que dite dans une langue inconnue et peut-être pas encore écrite ». On retrouve dans cette trace intraduisible la notion essentielle chez Lacan selon laquelle « le signifiant est donné primitivement, mais qu'il n'est rien tant que le sujet ne le fait pas entrer dans son histoire<sup>8</sup> ».

Partant de cet exemple et d'autres encore, notamment un souvenir personnel que Freud a relaté dans une lettre à son ami Romain Roland, ils notent que l'adolescence est le premier moment de la vie où surgirait ce qu'ils appellent du juvénile. Cela du fait que le psychisme est alors confronté à quelque chose de nouveau, quelque chose qui vient de l'intérieur, à savoir l'accession à la génitalité.

La perte qui était inscrite dans l'enfance est alors remise en jeu par des nécessités nouvelles. L'adolescence pose de fait une question clinique difficile : qu'en est-il du fantasme dans cette période de la vie ? Il y semble labile, parce que l'adolescent rencontre maintenant l'autre différemment, cette fois à travers la différence des sexes et celle des générations. La question de ses choix personnels devient prépondérante. La perte qui marque le psychisme devient plus réelle n'étant plus soutenue par les idéaux. La fantaisie, souvent animée par la recherche de figures auxquelles pouvoir prêter des idéaux, est une mesure de cette perte, qu'en même temps elle diffère. Dans différer, on peut entendre différence. Qu'est-ce qui la fait et la fonde, sont des questions posées dans le langage. Le fantasme pour se confirmer se confronte à l'absence de réponse dans l'Autre. Un temps y est nécessaire, un temps qui est fait d'expérimentation.

Soulignons à ce propos que le « conflit des générations », expression dont l'usage semble devenu un peu désuet, mais pas la réalité qu'il désigne, conserve une valeur heuristique pour un adolescent. Il exprime en effet le questionnement tendu sur la relation d'équilibre entre jouissance et désir, que l'adolescent constate chez ses adultes tutélares en premier, chez les autres dans leur suite. Ceci en fait parfois le caractère difficile à supporter pour ces derniers.

Ce temps d'expérimentation, éprouvant pour l'entourage parce qu'il se sent aussi remis en question, fait que l'adolescent est plus spontanément

---

7. p. 45

8. *Les psychoses*, p. 177, éd. du Seuil.

réceptif qu'un adulte à l'événement, à ce qui arrive. Il y est plus poreux. Il est plus immédiatement susceptible d'y être confronté parce qu'il y est poussé par les changements pubertaires avec leur violence sexuelle. L'adolescent n'est pas non plus lié encore par des choix de vie. Son rapport au langage est plus ou moins marqué par la méfiance, par le fait de ne pas savoir quelle place faire à la part de semblant sans qu'elle ne l'emporte comme sujet. La relation du langage à la vérité est mise à l'épreuve, et les mots paraissent insuffisants ou trompeurs. Ceux-ci font d'ailleurs volontiers l'objet d'inventions, voire de poésie. Cette période de la vie est spécialement marquée par la fantaisie<sup>9</sup>, comme on le voit avec le roman familial.

Ce rapport particulier au langage favorise l'acte, voire l'acting-out si l'adolescent(e) fait face à des difficultés plus aiguës du fait que ses repères symboliques se révèlent trop vacillants. Or justement, les exemples dans ce livre illustrent que l'acting-out est une formation de l'inconscient privilégiée de l'irruption du juvénile.

Il nous semble juste de mettre ceci en lien avec un aspect caractéristique de l'adolescence, l'entre-deux ou plus précisément le fait des deux en même temps, un « et... et... ». L'oxymore, écrivent les auteurs, en est la figure de style. L'exemple canonique est « une obscure clarté ». Les deux auteurs en donnent un autre plein de finesse, la parole d'une toute jeune adolescente qui dit « Je ne suis plus tout à fait vierge », par quoi, écrivent-ils, elle indique « la marque d'un événement psychique, d'un nouvel état », marque disant quelque chose de sa subjectivité, que l'acte sexuel par lui-même ne pourrait pas dire, *tout à fait* au contraire.

Il vaut la peine de noter une nuance, à savoir que l'oxymore est différent de l'ambivalence. Elle ne désigne pas une opposition entre deux termes contradictoires, dont l'un cacherait en quelque sorte l'autre, comme l'amour peut dissimuler la haine et vice versa, mais leur coexistence, soit que les deux valent en même temps : le possible et l'impossible, le négatif et le positif, le jour et la nuit, même l'amour et la haine et, ajouterons-nous pour notre part, la responsabilité et l'irresponsabilité. L'oxymore au fond pose à sa façon la question de ce qu'est la différence.

Le terrain est éminemment mouvant ! Renfermant une sorte de tension, l'oxymore n'est-elle pas particulièrement propice à nourrir l'acting-out ? Dans l'indécidable et devant un impossible à dire, s'en remettre à un acte

---

9. Notamment vestimentaire, signe de bonne santé.

peut sembler fournir une issue provisoire, de surcroît sur une scène sociale, ce qui est requis dans l'adolescence. L'acting-out décharge et tente d'éviter un symptôme<sup>10</sup>. C'est une tentative et une adresse, dont est espérée une résolution. Quel en sera le prix ?

Le questionnement qui a nourri ce livre a le mérite de faire ressortir la nouveauté qu'apportent les effets du phénomène pubertaire, qui de fait confrontent l'adolescent à sa sexualité en lien avec l'altérité, ce qui n'est pas ou beaucoup moins perceptiblement le cas dans l'enfance.

Après la partie introductive, les auteurs reprennent dans le détail des formes du transfert ainsi que les inventions que le juvénile permet. L'intéressant est la mise à l'épreuve de la position du psychanalyste. Pour nos auteurs, le juvénile a une valeur heuristique dans les cures en général. Entre les lignes, on perçoit aussi les conséquences pratiques qu'amènent ces observations sur le juvénile quant à la façon dont, pour ces psychanalystes, l'adolescent gagne à être accueilli.

Certaines nuances pourraient certainement être apportées. Ainsi, la question du jeu dont il ne nous semble pas aisé de se servir pour départir l'enfance de l'adolescence. Ainsi aussi, presque forcément, la question de se demander si ce travail ne sacrifie pas malgré tout un peu à la fascination pour l'adolescence, que les auteurs notent dans leur introduction. Il y a là quelque chose de proprement contemporain dans la transmission entre les générations, qui paraît parfois en inverser le sens. Mais la notion du juvénile y fait une place, plutôt que d'y voir une anomalie temporelle et de transmission.

Puis, et dans la suite de cette question, quelle cure est vraiment possible avec un (vrai) adolescent, soit un jeune entre quatorze et dix-huit ans ? Cela ne retranche rien à l'intérêt éventuel pour lui de rencontrer un psychanalyste, ni pour ce dernier de se confronter à un sujet encore en train de grandir, en particulier là où, plusieurs cas rapportés là le montrent, la question paternelle est patente. Pour quel travail ? Pour en prendre soin, mais pas trop peut-être.

---

10. Ou de façon plus nuancée la production d'un symptôme-out, selon le concept de Jean-Marie Forget.